

ABONNEMENTS

Lyon et banlieue.....	un mois	50 cent.
Départements du Rhône et limitrophes.....	—	60
Autres départements....	—	70



Pour les abonnements et la correspondance écrire franco à l'adresse suivante :

Le journal le RASOIR,
Rue de la Belle-Cordière, 14, Lyon.

Et joindre à la lettre le montant de l'abonnement en timbres-poste.

LIBRAIRIE ÉVRARD

rue Impériale, 52.

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

PARAISANT LE SAMEDI

A. CHERANCÉ

Gérant responsable.

Le *Rasoir* et sa rédaction ont l'honneur de faire part à leurs amis et connaissances de l'HEUREUSE DÉLIVRANCE de M. Jules-Philibert (1)-Napoléon Clerc dit Jules Frantz, ex-rédacteur du *Réveil*, ex-directeur du *Refusé*, ex-propriétaire de la *Verge* et du *Vengeur*, — astres littéraires aujourd'hui disparus, — actuellement propriétaire-gérant-directeur de l'*Avant-Garde*, — astre littéraire brillant de tout son éclat, — futur directeur du *Carillon*!!! Ouf!!!

Ma foi, oui, ça y est : le forceps que nous demandions samedi a produit son effet au-delà de nos prévisions : Jules-Philibert-Napoléon Clerc, dit Jules Frantz, a accouché de deux jumeaux.

Le baptême terminé, l'accoucheuse, sous les traits de M^e Mariller, huissier, est allé déposer un des nourrissons chez M. Vingtrinier, imprimeur, l'autre chez M. Cherancé, gérant du *Rasoir*.

A l'heure où nous écrivons, la mère et les enfants ne se portent pas mal.

Pour parler en prose et sans figure de rhétorique, M. Jules-Philibert-Napoléon Clerc, dit Jules Frantz, qui depuis deux mois annonce dans le *Salut public* et dans l'*Avant-Garde* qu'il a fait citer notre imprimeur, vient enfin de se décider à mettre ses actes d'accord avec ses paroles : M. Vingtrinier et M. Cherancé ont reçu lundi chacun une citation à comparaître, le mardi 6 juillet courant, à l'effet de répondre à un nombre incommensurable de délits commis contre l'auguste personne du directeur de l'*Avant-Garde*.

Les citations n'indiquent pas la quotité des peines auxquelles M^e Andrieux se propose de faire condamner MM. Vingtrinier et Cherancé, mais il paraîtrait, si l'on s'en rapporte aux rumeurs du café Isch, qu'il ne s'agirait rien moins que de dix ans de travaux forcés, 333,333 francs 33 centimes de dommages-intérêts, sans compter une pension annuelle alimentaire de 365 livres de pain (366 les années

(1) Il paraît qu'il s'appelle aussi Philibert.... Voyez-vous, ce surnom ? Il ne nous en avait jamais rien dit. Avait-il peur qu'on l'appelle Philibert-le-Beau ?

bissextilles), 23 faux-cols et 14 paires de chaussettes.

Plaignez cet infortuné *Rasoir*!!!

COUPS DE RASOIR

Le *Moniteur universel* ne pardonne pas au gouvernement de lui avoir ravi le titre de journal officiel et les faveurs qui y sont jointes. Depuis le commencement de 1869 il tourne, il tourne à l'opposition, et même à l'opposition de mauvaise foi. Le voilà maintenant qui vient d'ouvrir une souscription en faveur des ouvriers victimes et des familles des ouvriers victimes de la collision qui a eu lieu au puits Brûlé.

A première vue ça n'a l'air de rien, cette souscription. On se surprend à dire : « Ah ! tant mieux ! les pauvres gens, ils ont bien besoin de cela après le malheur qui les a frappés. » Mais peu à peu, la forme de cette initiative prise par le *Moniteur* se dessine plus nettement : ce n'est plus une souscription, c'est une protestation.

Les listes de ce journal semblent dire aux soldats du 4^e de ligne :

« — Voyez un peu ce que vous avez fait : quinze morts, dont deux enfants ; une trentaine de blessés ; la désolation dans cinquante familles !

« Vous dites qu'on cherchait à vous enlever vos prisonniers ? Eh bien ! après ! On vous les eût enlevés qu'il n'y eût pas eu grand mal à cela.

« Vous dites qu'on vous menaçait, qu'on vous insultait, qu'on vous jetait des pierres, qu'on vous assommait à coups de rochers, qu'une grêle de balles plévaient sur vous ! — Eh bien après ! ne saviez-vous pas que vous étiez les plus forts, que vous aviez des armes trop meurtrières ! Vous deviez dédaigner tout cela et ne pas vous départir de cette modération qui doit être l'apanage de la puissance ! »

A moi ce raisonnement me paraît être à peu près l'équivalent du blâme qu'on adresserait à un géant pour avoir donné une calotte à un enfant qui, en dépit de toutes observations, lui plantait des clous

dans les mollets et lui sciait le pied au-dessus de la cheville.

J'aurais compris la souscription du *Moniteur universel*, mais à la condition qu'elle fût ouverte non seulement au profit des mineurs blessés ou des familles des mineurs tués, mais, en même temps et toutes proportions gardées, au profit des militaires qui ont reçu des chevrotines ou ont été contusionnés par les pierres.

J'aurais compris et approuvé que, sans ouvrir une liste, ce journal et même tous les autres, y compris le *Rasoir*, conviassent le public à venir en aide aux ouvriers victimes de la collision de la Ricamarie. On doit soulager l'infortune partout où elle se trouve et panser sur le champ de bataille les blessures des ennemis comme celles des amis.

Mais, dans le cas dont il s'agit, il ne fallait pas que la bienfaisance affectât les allures d'une protestation, d'une insulte à de braves soldats qui ne se sont résignés à cet acte de répression que poussés à bout, à leur corps défendant et après avoir essayé, mais en vain, de tous les moyens de conciliation.

Le *Moniteur universel*, qui, depuis quelque temps, affiche une si profonde mauvaise humeur, tendrait-il à devenir le Budaille du journalisme ?

M. Victor Hugo aura-t-il bientôt fini de nous parler de son exil ? Tout récemment encore il terminait une lettre à Alphonse Karr par ce bélement mélancolique :

« Je suis arrivé assez tard : juste à temps pour avoir ma part d'exil. Je l'ai. »

Franchement, M. Hugo, malgré le charitable avertissement que nous vous avons déjà donné, vous continuez à abuser par trop de la sensibilité des bonnes âmes.

Vous n'êtes pas plus exilé à Jersey que je ne le suis à Lyon, que diable ! Vous êtes à Jersey parce que vous n'êtes pas ailleurs, et voilà tout.

Ou plutôt non, ce n'est pas tout : vous êtes à Jersey pour un motif de haute comédie, et vous vous faites de ce rocher une sorte de piédestal. Permet-

tez-moi de vous le dire, malgré le respect que je professe pour l'auteur des *Orientales* et de *Notre-Dame-de-Paris*, à Jersey comme dans vos lettres, comme dans vos photographies, vous posez pour la figure légendaire, vous vous faites une tête, parce que vous vous imaginez que tout l'univers vous contemple.

Oui, poète, l'univers vous contemple, quand il n'a rien de mieux à faire ou quand une de vos cocasseries arrive jusqu'à lui; mais aussi tout l'univers hausse les épaules en apercevant l'affreux maquillage dont vous couvrez votre personne. Et l'univers se dit avec raison : — Pauvre exilé volontaire! le voilà bien à plaindre : il n'a guère à sa disposition que cent à deux cent mille francs de rente et la possibilité de vendre à ce prix des élucubrations insensées comme *l'Homme qui rit*, qui ne vaudraient pas 15 sous sans la réclame au « pain de l'exil. »

Les journaux racontaient, l'autre jour, l'anecdote d'un soldat cipaye devenu blanc en une demi-heure. Je n'ai pas pu vérifier le fait; mais il y a des exemples d'individus changeant de couleur en un tour de main.

On cite entre autres un certain M. Bancel, de Valence, devenu en 1848 rose de blanc qu'il était à quelques jours de là, puis, passant du rose au rouge en une minute, le temps d'apprendre le dédain du comité modéré de la Drôme.

On cite encore un rédacteur de *l'Eclair* de Saint-Etienne, passé subitement du bleu foncé au rouge sang de bœuf rien qu'à l'offre d'un appointement un peu rond pour collaborer à cette feuille.

Je me doutais que cela arriverait, et cela est arrivé : Henri Rochefort vient de traiter d'agent de police Robert de Myarle, ce colporteur de la *Lanterne* qui vient d'être condamné à un an de prison, où se trouvent déjà pour le même motif sa femme et deux ou trois personnes de sa famille.

Comme M. Rochefort n'y va pas de main morte lorsqu'il se met à diffamer, il ajoute que « ce misérable » lui a esroqué pour 2,500 francs de brochures.

Je recommande à mes contemporains les nobles procédés de M. le comte Henri de Rochefort-Luçay : en engageant Robert de Myarle et sa famille pour l'introduction de la *Lanterne* en France, il leur promet de les garantir au moins contre les risques pécuniaires de l'entreprise; les voyant condamnés à de fortes amendes et retenus sous les verrous, M. le comte se hâte d'oublier sa parole; Robert de Myarle se fâche, dénonce le procédé comme déloyal : Henri Rochefort lui jette à la tête ces deux mots : agents

FEUILLETON DU RASOIR.

(N° 5).

UNE CHASSE A L'OURS

DANS LE LIBAN

ÉPISE DE LA GUERRE DE SYRIE (1860).

Souvenirs d'un sous-officier de Zouaves.

Seulement j'éprouvai une forte secousse, comme une porte que l'on ferme rudement derrière soi; c'était comme le coup d'arquebuse de tout à l'heure.

Enfin je m'endormis.

Quand je rouvris les yeux, je me trouvais molle-

de police et voleur. — Touchante manière de payer une dette d'honneur!

A propos d'Henri Rochefort, il est donc bien décidé que nous ne l'aurons pas pour député; le tribunal correctionnel a fini par se lasser de voir ce gâvroche faire à distance des pieds de nez aux condamnations prononcées contre lui : s'armant du texte de la loi et d'un aveu aussi fanfaron que maladroit imprimé dans la *Lanterne*, les magistrats ont frappé le pamphlétaire d'une peine qui l'atteint au delà des frontières : l'inéligibilité.

Quoique je regrette de ne pas voir ce singe politique sauter de banquette en banquette dans la salle du Luxembourg, j'applaudis au jugement du tribunal correctionnel : il y a longtemps que ce lanternier, si susceptible quand on lui dit un peu son fait, eût dû sentir la punition de ses insultes, et j'avoue, moi, que, s'il se fût permis de dire de ma mère, de ma femme ou de ma sœur la moitié de ce qu'il a écrit d'une femme qu'entoure le respect de tous, je lui aurais brûlé la cervelle comme à un chien enragé.

Raspail renonce à poursuivre le *Courrier de Lyon*.

C'était bien la peine, ma foi! de faire tant de menaces pour en arriver là!

— Je n'ai pas le temps de me rendre à Lyon, dit l'ex-associé du pharmacien Morel.

Mais comment donc, M. Raspail, mais vous n'aviez pas besoin de vous y rendre, à Lyon! Mais, aux termes de la loi, vous pouviez poursuivre le *Courrier* à Paris! Mais vous pouviez le poursuivre dans tout siège judiciaire où arrive un numéro de ce journal! Mais la poursuite n'exigeait nullement votre présence : il suffisait de la présence de votre avocat et de votre avoué!

Ne venez donc pas dire dans le *Progrès* que « vous n'avez pas le temps » : on pourrait croire que vous prenez vos électeurs lyonnais pour des imbéciles capables de gober toutes les balivernes qu'on leur raconte.

La vérité, cher M. Raspail, c'est que, malgré votre orgueil, vous en êtes arrivé à comprendre la faiblesse des arguments que vous pourriez faire valoir contre votre adversaire.

On regarde comme à peu près décidée la prochaine Exposition universelle de Lyon. J'ai vu le plan dans les vitrines de Thibaudier et Boin : c'est tout simplement splendide. J'attends avec impatience le jour de l'ouverture.

Mais est-ce bien vrai ce que l'on m'a dit? Est-il vrai qu'à la demande de plusieurs habitants du Mont-d'Or on se propose d'annexer à cette grande exhibi-

ment étendu dans un lit de damas, embelli de draps de la plus fine toile, d'un oreiller dont l'enveloppe brodée de mains de maître disait qu'une femme aimante avait passé par là.

Je restai bien un bon quart d'heure à me frotter les yeux, cherchant à me rappeler quelles circonstances m'avaient amené dans ce lieu. Tout en réfléchissant à ces choses, j'admirais ma chambre d'aventure que je trouvais admirablement coquette, et puis mes sens revenant peu à peu, je sentais un parfum si délicat, une odeur si suave monter jusqu'à moi, que je me pris à réfléchir et à me dire que ce n'était pas là tout-à-fait l'odeur des camps qui m'embaumait de la sorte. Je me réveillai presque entièrement. Devenant plus brave, je me mis à me retourner et à me retourner dans mon lit jusqu'à ce que mes yeux s'arrêtassent sur ma table de nuit. Joli meuble, ma foi, fabriqué du cèdre le plus pur et enrichi d'une foule de miniatures d'argent et d'ivoire ciselé; mais je n'eus pas le temps d'admirer ce vrai bijou, car je

tion d'objets d'art et de produits de l'industrie une exposition. . . . de fromages? J'ignore si le besoin s'en fait sentir; mais je m'en passerais très bien quant à moi, et je ne puis songer sans frémir que le voisinage en sera fort affecté : à 2 kilomètres à la ronde on se croira constamment en présence d'une légion de gendarmerie quittant ses bottes.

En tous cas, je conseillerais aux amateurs propriétaires d'un odorat assez courageux de se hâter d'aller admirer ces produits des fruitiers du Mont-d'Or, de Sassenage, de Roquefort, de Camembert, etc. . . . , car il ne serait pas prudent de prolonger cette exhibition.

Un beau matin, les exposants pourraient fort bien ne pas retrouver leurs produits : certains fromages sont nomades de leur nature et n'aiment pas à rester un ou plusieurs mois en place.

Mais il sera fort curieux d'assister à la distribution des récompenses. Voyez-vous un marchand non couronné qui jetterait ses produits à la tête du jury.

Cette scène serait horrible. Je demande à ne pas faire partie du comité d'examen.

Un BAVARD.

ESSAI PHYSIOLOGIQUE

SUR

L'AVANT-GARDE ET L'EXCOMMUNIÉ

Spirituels amis! qui sur la savonnette
Faites mousser votre pinceau,
Pour tondre habilement tout le poil de la bête
Sous le rasoir de Figaro,

Vous dites : Appuyons sur cette hure immonde
Qui vomit l'Excommunié.

Mais ne craignez-vous pas l'odeur nauséabonde
Qu'exhale ce putréfié?

Si guère mieux que lui ne vaudrait l'Avant-Garde,
Cette folle sans vêtements,
Qui n'a, pour s'habiller, qu'une fausse cocarde
Avec une paire de gants;

Je ris en la voyant glaner la friperie
Qui pend aux ronces du chemin ;
Je ris, quand elle prend pour le vol du génie,
La voltige du baladin.

Je ris de voir Barnum, pour masquer sa détresse
Et suppléer à ses talents,
Sans jamais se lasser battre la grosse caisse,
Jeter son nom aux quatre vents.

Je ris bien plus encor, quand, pour se mettre en vue,
Après s'être fait amiral,
Il veut escalader les bornes de la rue,
Pour se payer un piédestal!

venais d'apercevoir une enveloppe portant l'écriture de l'adjudant de mon bataillon.

— Pardieu! me dis-je en moi-même, qu'est-ce que cela veut dire?

Et déchirant l'enveloppe, je lus ce qui suit :

« Mon cher Richard,

« Ne te dérange pas, reste dans les bras de tes amours, jusqu'à *ad vitam eternam*, si tu le peux... tu as plus de chance que tu ne le mérites. Quant à ton service, tu n'as rien à craindre, je t'ai fait remplacer; l'adjudant-major, concluant que ta corvée d'aujourd'hui en vaut bien dix des autres, car malheureusement on ne fusille pas des Druses tous les jours.

« Amuse-toi crânement, c'est tout ce que je te souhaite... tu as quarante-huit heures devant toi.

« Ton ami de tout cœur.

« L'Adjudant FROSSET. »

(La suite prochainement.)

Ma Muse chanterait, sans jamais perdre haleine,
Barnum, le roi des charlatans.
Sur ce plaisant sujet elle ferait sans peine
Un poème en vingt-quatre chants !

Mais l'Excommunié, pétri d'idiotisme,
De lourdeur et d'absurdité,
Entassant platement sophisme sur sophisme,
Sent la grossière nullité.

Dans leurs hideux concerts, ne croit-on pas entendre
Le chant des reptiles visqueux
Qui grouillent dans le fond de quelque infect méandre
Ou de quelque marais fangeux ?

Des saines notions ces jongleurs fout litière ;
Dieu pour eux du monde est proserit,
Et, chez eux, pour prouver que tout n'est que matière,
La bêtise étouffe l'esprit !

Leur suprême bonheur est de mêler l'ordure
A tout ce qui fut respecté.
Ils voudraient obscurcir à force de souillure,
L'image de la Vérité.

En vertu de quel droit, apôtres du cyuisme !
Vous érigez-vous en docteurs ?
Les idiots vont-ils prêcher le crétinisme
Pour se faire des sectateurs ?

Où mettez-vous le sel de vos plaisanteries ?
Quand on entend vos rires faux,
Ne croit-on pas ouïr d'ignobles momeries
Dans la région des tombeaux ?

Vous parlez de Raison, de Progrès, de Science !...
Cesont là pour vous des mots creux
Qui cachent trop souvent votre sottise indigence
Et, parfois, des desseins véreux !

La Raison ! Mais chez vous en quoi consiste-t-elle ?
— A parader en charlatans !

Le monde, s'il en croit votre pauvre cervelle,
En manquait depuis cinq mille ans !

Le Progrès ! Mais il a de glorieux prophètes
Qui rougissent de vos excès !

La Science a partout d'augustes interprètes
Pour qui vos jeux sont des forfaits !

A vous les faux esprits et les âmes malades
Qui s'assoient au banquet du mal,
Et bercent leurs remords aux tristes sérénades
D'un dévergondage immoral !

VITRIOLIN.

LE COLLECTIONNEUR

Pour ne pas être ridicule, dans notre siècle esclavé de la mode, il faut absolument collectionner quelque chose : des papillons ou des écailles d'huîtres, des insectes ou des dents de requins, des autographes ou des sous-pieds de guêtres, des timbres-postes ou des boucles de ceinturons, des Elzéviros ou des pantoufles, y compris celle de Cendrillon, etc...

Un personnage de ma connaissance, qui, cependant, n'a rien moins qu'un caractère belliqueux, possède la manie des casques, des cuirasses, des boucliers et autres ferrailles du même genre. Allez le voir, il vous exhibera des boutons d'uniforme de tous les temps et de tous les pays, des armures de toutes les époques et de toutes les formes, depuis l'armet de Mambrin et la salade de Don Quichotte jusqu'au paratonnerre sous lequel s'abritait à Sébastopol le prince Gortschakoff, que nos soldats avaient de bonnes raisons d'appeler prince Gros-shako.

Encore si mon maniaque s'en tenait aux armes anciennes que l'on peut consacrer parfois à des usages actuels, témoin la salade qui lui sert de plat à barbe et le casque qui joue, dans un meuble placé à la tête de son lit, un rôle excessivement profane ; mais sa manie de collectionneur s'étend à bien d'autres choses. C'est lui qui vous montrera un morceau de bois qui fut autrefois « une douve du ton-

neau de Diogène » et « une mèche de cheveux de Pline l'Ancien (qui était chauve), trouvée dans les mines d'Herculanum, où elle était enfouie depuis l'an 79 avant Jésus-Christ. »

Vraiment je ne me sens aucune vocation pour la manie du collectionneur, et j'en bénis le ciel : si j'étais collectionneur, je devine que je serais incapable de maîtriser cette funeste passion. Elle absorberait tout mon temps, ainsi que mon immense fortune. Je ne tarderais pas, du reste, à faire contracter à ma physionomie ce type spécial qui fait qu'on reconnaît un collectionneur entre mille. Voyez un peu, d'après le portrait exact qui suit, comme je me trouverais flatté :

Peau du visage et des mains jannie, racornie, ridée, devenue presque parchemin par le fait de la fréquentation assidue des vieux grimoires.

Cravate blanche, mais semée çà et là de tons indicibles sous l'influence de la poussière, de la moisissure et de l'humidité.

Dos voûté par des recherches incessantes dans les cartons des brocanteurs, recouvert d'une vieille redingote jadis noire, usée, râpée, tachée d'huile, dont les pans, d'une longueur démesurée, présentent deux poches béantes, réceptacles habituels des trouvailles de la journée.

Jeunes gens, jeunes gens, croyez-moi sur parole, ne vous laissez pas aller au triste penchant de la collectionnomanie. Si vous avez commencé, arrêtez-vous : il en est peut-être temps encore.

La collectionnomanie est un abîme sans fond : on commence par des timbres-poste ou des boutons de guêtres, et on finit par des seringues.

C'est tout simplement affreux.

POLLUX.

L'ENSEIGNEMENT LIBRE-PENSEUR

à la façon de l'Excommunié.

En ce moment, il y a Lyon un certain nombre de personnes, hommes et femmes, pauvres et riches, qui veulent établir dans tous les quartiers de notre ville des écoles dites *libres et laïques*, c'est-à-dire *libres-penseuses*.

— Consentez à verser six francs par an, vous répètent-elles à l'envi... et, à ce prix-là, votre enfant aura un instituteur indépendant sous tous les rapports...

— Indépendant sous tous les rapports ?..... Vous me fournirez, par exemple, un instituteur qui criera bien haut sur les toits, comme M. Denis Brack, qu'il n'obéit à aucune croyance, qu'à ce point de vue il rend des points à un sapajou, qui protestera le plus souvent possible contre la religion catholique en sebourrant de saucisson le Vendredi-Saint, contre la religion protestante en allumant sa pipe avec des feuillets de l'Évangile, contre la religion juive en prenant le lard comme base de tous les repas, contre la religion mahométane en arrosant ce lard de pas mal de litres à douze, contre... etc... ?

— Parfaitement ! nous avons cet article-là dans notre répertoire, et nous vous le passerons à bas prix...

— Mais dès lors que cet instituteur sera obligé de conduire ses élèves à la messe, au catéchisme... ?

— A la messe ! au catéchisme ! allons donc ! c'est trop cococo, cela ! La messe, d'abord, nous considérons cela comme du temps perdu, absolument perdu, et, lorsque nous voyons quelqu'un de nos amis assez absurde pour se rendre aux offices, nous nous jetons au devant de lui, nous lui offrons chopine au cabaret du coin ; pendant qu'à l'église on chante le *Credo*, nous lui faisons chanter le *Pompier de Nanterre*, et nous le retenons ainsi jusqu'au dernier évangile. Il retourne parfois chez lui un peu en goguette, il

bat parfois sa femme en rentrant, mais au moins il ne s'est pas laissé aller à l'oisiveté et à des pratiques superstitieuses.

Quant au catéchisme, monsieur, c'est un livre qui pourrait avoir du bon ; mais il contient des doctrines essentiellement subversives et contradictoires : c'est ainsi qu'on le voit séparer le prochain de son porte-monnaie, demander qu'on aime celui-là sans se permettre de convoiter ni de prendre celui-ci, alors même qu'on serait sans le sou. Ce sont là des subtilités doctrinales qui agacent justement le libre-penseur.

— Ainsi dans vos écoles, on n'apprendra pas le *Catéchisme*, les *Devoirs d'un chrétien* ?...

— Pas même la *Civilité puérile et honnête*. Quand votre enfant vous accompagnera dans le monde, il pourra, suivant son bon plaisir, se fourrer l'index dans le nez, éternuer dans la figure de ses voisins, puiser avec les quatre doigts et le pouce dans chaque plat qui paraîtra sur table et, au dessert, faire voler des noyaux de cerises dans les yeux de ses vis-à-vis. Notre enseignement a pour base l'indépendance.

— Ainsi, à bas le catéchisme ! On ne dira plus à l'enfant : « Tes père et mère honoreras ! »

— Non... le grand mal ?...

— On ne lui dira plus : « Homicide point ne seras... ? »

— Non... le grand mal ?....

— Alors, plus de ces récits diaboliques, plus de ces légendes ridicules ou saugrenues qui, sous des couleurs vives et adaptées aux jeunes intelligences, montrent le vice puni, la vertu récompensée... ?

— Nous avons en ce genre les œuvres complètes de Paul de Kock, que l'on n'a laissées jusqu'à ce jour entre les mains des enfants autant que possible qu'à leur majorité. On les leur donnera désormais dès l'âge de cinq ans.

— Alors plus de chapelets, de scapulaires, de médailles miraculeuses, etc.... ?

— Non ! on remplacera tout cela par les triangles, les équerres, les brassards, les écharpes brodées de la franc-maçonnerie.

— Mais cela ne s'est jamais vu ! Quel est donc votre but, mon cher ?

— C'est uniquement d'ennoblir, d'élargir le cœur de l'enfant, d'éclairer, d'élever son intelligence, d'empêcher, enfin, qu'on emmaillote les générations naissantes en des superstitions et des préjugés inextinguibles...

— Mais....

— Nous détestons cet enseignement qui nous apprend, dès le jeune âge, que la seule religion vraie est celle qui commande aux hommes de s'aimer les uns les autres, de respecter le bien d'autrui, d'honorer ses parents ; qui taxe de mensonge la religion chinoise parce qu'elle autorise les parents à tuer ceux de leurs enfants qui naissent contrefaits ; qui voue à la haine et au mépris la religion mahométane parce que celle-ci permet à tout homme d'avoir cinq ou six cents femmes à lui tout seul et des esclaves *ad libitum*.

— Cependant....

— Nous voulons l'enseignement indépendant, libre de toute attache. C'est au père de famille que doit appartenir tout le gouvernement religieux de son enfant ; c'est lui, père de famille, qui, à domicile, doit donner à son fils et à sa fille toute son instruction religieuse.

— Si le père de famille a l'habitude de jouer et de sacrer, s'il cueille plus de fleurs de rhétorique dans le jardin des dames de la halle que dans celui de l'Académie, cela n'aura-t-il pas quelque inconvénient ?

— Pas le moindre. Il devra, toutefois, aux heures indues, recommander à son rejeton de ne pas beugler trop fort ses jurements et ses chansons obscènes, pour ne pas incommoder les voisins qui dorment.

— Si le père de famille a l'habitude de s'enivrer et de profiter de son ivresse pour insulter les processions, jeter des pierres aux curés, les menacer de coups de canne, etc., etc....?

— Parfaitement! On ne saurait employer l'ivresse à un plus noble usage.

— Et si le père de famille s'appelle Cartouche, Lacenaire, Dumollard, Jacques Latour, Joye, etc...?

—

— Décidément, il y a du bon dans votre enseignement indépendant. Seulement il y manque quelque chose : pendant que vous y serez, il faudra annexer à cette belle institution une société d'assurances contre les accrocs aux codes et aux lois et garantir vos adeptes contre les risques de prison, de réclusion, de décapitation et autres désagréments individuels. Vous verrez que le besoin s'en fera sentir un jour.

BABYLAS.

LE MARTYRE AU RABAIS

Au sortir de l'audience correctionnelle où fut supprimé le *Vengeur*, Jules Frantz, heureux sans doute d'en être quitte à si bon marché, se mit à faire dans la cour du Palais une série de gambades assez compromettantes pour sa dignité et dignes tout au plus de figurer dans le répertoire d'un ouistiti.

Au sortir de l'audience du mercredi 23 juin, Jules Frantz ne gambadait plus, ma foi! Etre condamné souvent à des peines légères : très-bien, cela permet de faire à bon marché un peu de bruit autour de sa personne. Mais trois mois de prison et 500 francs d'amende, diable! cela dépasse un peu les prévisions : le banc des accusés affecte décidément des allures un peu grincheuses ; il n'y aura plus moyen de s'y frotter.

C'est dommage, voyez-vous! Ce que veut Jules Frantz, c'est que les journaux, n'ayant rien à dire de son esprit et de son talent — ce qu'on appelle des *absents*, — s'occupent de ses condamnations ; ce que veut Jules Frantz, c'est arriver en train-poste au calendrier politique, c'est obtenir le martyre au rabais.

— Que voulez-vous? disait-il, l'autre jour, à quelqu'un qui le plaignait, que voulez-vous? il faut bien faire quelque chose pour son parti!

Le parti de Jules Frantz! — Oh! là! là!

CHERANCÉ.

VITRIOL ET PYRÉTHRE

Dans l'*Excommunié* qui brave la décence,
Un cynique demande un paradis-chenil (1).
S'il faut à ces gens-là loge à leur convenance
A défaut d'écurie (2), où Dieu les mettrait-il?

Un de leurs rimailleurs qui n'use de la rime
Que pour outrager la raison,
Longuement s'essouffle et s'escrime
Pour armer de faux traits ses vers de mirilton.

Il jette de la boue à la barque de Pierre
Et veut la lapider du haut de ses tréteaux.
Mais que font à la barque et la boue et la pierre?...
Elle se fait enclume et brise les marteaux!

Barnum qui tient à voir son commerce prospère
Et voudrait parader en vaillant amiral,
Ne peut se contenter d'une seule galère :
A brillant cavalier il faut plus d'un cheval!

Tout jeune on le voyait jouer les rôles d'ange
Et parsemer de fleurs le seuil des reposoirs.
Mais, au nom du Progrès, il faut qu'un homme change ;
On ne voit plus pour Dieu fumer ses encensoirs!

Si le culte de Dieu fut alors profitable,
Il procure, aujourd'hui, plus d'épines que d'or.
Essayons, s'est-il dit, du service du diable,
Que m'importe la main qui donne le trésor!

Il s'encense, il s'adore, étant sa propre idole.
Ce qu'il dit, ce qu'il fait, surtout ce qu'il écrit,
Si le public daignait l'en croire sur parole,
Tout serait pétillant d'esprit!

(1-2) Ce sont les deux propres expressions du vœu auquel il est fait allusion.

De louanges et d'or il est toujours en quête ;
Et, s'il flétrit le bien et s'il prêche le mal,
Il n'en prétend pas moins faire un métier honnête :
Car, en duplicité, Barnum n'a pas d'égal!

Dans la presse, Barnum est la mouche du coche.
Comme il cherche le bruit, il fera *Carillon*.

Mais ceux qui connaissent la cloche,
D'avance en connaissent le son!

VITRIOLIN.

MACÉDOINE

Je viens de diner chez la mère Guy, aux Etroits.
On y vit bien, mais on y découvre d'étranges choses.

Croiriez-vous que j'y ai lu, gravée au couteau sur un arbre, l'inscription suivante :

AVANT-GARDE

JUIN 1869

puis les noms des rédacteurs du susdit journal.

J'avais bien envie d'achever la détérioration de cet arbre en y gravant l'inscription latine : *Nomina stultorum ubique jacent*. Mais l'*Avant-Garde* eût crié que je la diffamais.

Je donne à MM. Frantz, Capitan, Noël et autres un sage conseil : il y a sur nos quais certaines petites colonnettes propres à perpétuer la mémoire de cette vespasienne littéraire qu'on appelle l'*Avant-Garde*. Qu'ils se hâtent d'aller s'y inscrire.

*

Denis Brack s'est constitué prisonnier. Il a, dit-on, refusé toutes les faveurs faites aux condamnés de presse et a demandé à être confondu avec les voleurs, les piqueurs d'once, les casseurs de bancs et de carreaux et autres herbes de la Saint-Jean.

On assure qu'il se propose d'évangéliser ses compagnons de captivité et de les initier aux mystères de la libre-pensée.

Naïf journaliste! Vous êtes très-fort comme libre-penseur, mais les pensionnaires habituels de Saint-Joseph sont encore des libres-penseurs plus forts que vous, allez!

Dans tous les cas, si M. Denis Brack apprend là-bas le métier de cordonnier, je lui promets ma pratique pour son retour.

*

On annonce la prochaine apparition du *Carillon*, feuille hebdomadaire dirigée par M. Jules Frantz et destinée à continuer le *Vengeur*, dont le gérant n'avait été condamné que pour vol.

La gérance du *Carillon* a, dit-on, été offerte à l'ex-herboriste Joye, qui a repoussé cette proposition comme une atteinte portée à sa délicatesse.

*

Vendredi a commencé la grève des ovalistes, ouvrières habituellement logées chez leurs patrons.

On remarque, depuis ce jour, qu'un certain nombre de militaires de la garnison manquent à l'appel du soir. On assure, d'autre part, que les employés aux naissances, dans les 3^e et 6^e arrondissements de Lyon, ont retenu chacun cinq scribes auxiliaires pour le mois d'avril 1870.

De mauvais plaisants prétendent que ce sont là les résultats les plus certains et les plus clairs de la grève des ovalistes, qui a eu le grand tort de commencer un vendredi.

CASTOR.

THÉÂTRES

LE CANARD A TROIS BECS,
opéra-bouffe, paroles de M. Jules Moineaux, musique de M. Emile Jonas.

Une foule de canards ont déjà été mis en scène : nous connaissons, notamment, le *Canard accusateur*

et la *Chasse aux Canards*. Le canard qui vient de s'ajouter à ces canards démodés est, autant que j'ai pu le comprendre, un volatile révérend dans une petite ville de Hollande, quelque chose comme un ibis sacré, comme une cigogne envoyée du ciel.

Ces Hollandais, d'une nature particulière et extra-grotesque, considèrent comme le palladium de leur cité ce canard à triple embouchure.

Par malheur, un restaurateur du pays, aussi impie que gourmand, rêve de faire main-basse sur le palladium et médite de l'accommoder aux navets. La première moitié de son odieux projet reçoit son exécution : un beau jour les habitants apprennent avec stupeur que le canard à trois becs a disparu. C'est la situation de *Salammbô*.

Avec cette situation, M. Jules Moineaux, maître à trois pochades, a échafaudé trois actes auxquels M. Gustave Flaubert n'avait certainement jamais pensé.

Ces trois actes ne continuent pas précisément la tradition de l'*Œil crevé* : ils visent à plus de bonhomie, ils se débattent et pataugent dans une réalité relative. Ils font rire d'ailleurs, pas autant peut-être, toutes proportions gardées, que les *Deux Aveugles* et les *Deux Sourds*, mais, enfin, ils font rire. On s'y appelle Van Ostebal, Van Bonnetronch, Van Moulagauffre, — et vous voyez d'ici les costumes à l'avenant des noms.

M. Lecomte a, décidément, bien fait de nous revenir, pour continuer à être un de nos meilleurs comiques : à la création du général Boum, à celle du gendarme Gérômé, il vient d'ajouter dans le *Canard à trois becs* un amiral d'une couleur fantastiquement amusante, où son jeu est original et varié. La partie lyrique, seule, de son personnage laisse un peu à désirer.

Berthelie ne tient pas dans cette pièce un rôle à la hauteur de son talent : le public, habitué à rire aux éclats des saillies et des jeux de scène de cet artiste, ne le reconnaissait presque plus, l'autre jour, et croyait qu'il était malade. Il est difficile et souvent impossible de faire quelque chose de rien.

Homerville et Luco font bonne figure dans le *Canard à trois becs*.

Les jolies femmes ne manquent pas au *Canard à trois becs* : M^{lles} Jeanne, Maurel, Clarisse, Maës, d'autres encore aussi séduisantes et aussi agaçantes que le genre le comporte.

J'ai surpris dans les couloirs la réflexion suivante :

« Si Jonas ne voulait nous faire que de la musique comme celle-là, il pouvait bien rester dans sa baleine. » Je ne suis pas complètement de l'avis de ce jeu de mots, et je crois qu'on finira par se ranger à ma manière de voir après plusieurs auditions : la musique du *Canard à trois becs* est d'un homme habile et expérimenté. On sent là la bonne école d'Adam.

LADISLAS.

A NOS CORRESPONDANTS

PARVULUS. — Nous utiliserons votre plaisanterie, et nous comptons sur une collaboration suivie de même que sur les renseignements que vous nous promettez de prendre.

VITRIOLIN. — Venez à l'imprimerie, fixez vous-même le lieu et le jour du rendez-vous. Nous n'avons pas nos pareils pour la discrétion et auprès de nous la tombe est une portière.

DARET. — Etant donné votre orthographe, votre style et votre langage, vous êtes de ceux à l'opinion desquels nous ne tenons guère. Epargnez-vous donc, à l'avenir, la peine de nous envoyer des injures dont nous ne faisons que rire à vos dépens.

Le Gérant-responsable, A. CHERANCÉ.

Lyon. — Imp. d'Aimé VINCRINIER, rue Belle-Cordière, 14.